

Dans une lettre du 10 septembre 1949, Louis-Ferdinand Céline confiait à Albert Paraz : *Je demeure toujours dans mes pénibles livres à un tout petit poil de la musique. Ce sont pour ainsi dire des opéras sans musique, des grandes machines à voix et trompettes et tambours –avec ballets mêlés. (...) Raconter une histoire ? mille histoires ? Quel mal ? Tout le monde en raconte ! et fort bien ! mais « Transposer », non en style, mais en « chant intime » -Oh là là... J'attends les amateurs !*

Imaginons *Mort à crédit* sur scène. Quarante décors. Trois cents personnages. Au moins quarante huit heures ininterrompues de représentation. À la partition, Mozart, Verdi et Wagner réunis et un orchestre gigantesque pour la jouer. Ce serait magnifique, c'est impossible.

Bernard Cavanna a voulu mener à bien ce projet insensé : faire une sorte de « *bousin pour trois ténors dépareillés et orchestre de foire* » d'un texte de Céline. Il a eu l'intelligence de choisir *À l'agité du bocal*, cette charge féroce contre Jean-Paul Sartre : *Dans mon cul où il se trouve on ne peut pas demander à J.B.S d'y voir bien clair ni de s'exprimer nettement*. Dix pages d'invectives qui, parce qu'elles ne racontent rien, forment peut-être le texte le plus injuste, le plus grinçant, le plus cru, le plus cruel, le plus scatologique, plus drôle, le plus musical enfin de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*.

Autour de la « petite musique », du « chant intime » de Céline qui crée de l'émotion à partir de mots savants et populaires, Bernard Cavanna a tissé sa propre musique, savante et populaire, pour inventer quelque chose d'absolument nouveau qui appartient totalement à l'un et à l'autre...

Le résultat ?

Les trois ténors chauffent leur voix... l'orchestre s'accorde... les lumières s'éteignent...

Écoutons...

Émile BRAMI